

vements du même genre, ne faisait pas exception à cette règle, d'abord, parce qu'elle s'était manifestée dans une population excessivement irritable, ensuite, parce que les chefs eux-mêmes ignoraient l'étendue des résultats probables de l'agitation qu'ils avaient suscitée. L'histoire n'a pas enregistré les souffrances personnelles, les sacrifices domestiques, les ruptures sociales que cette petite insurrection occasionna. Pourtant, si la vérité était connue, on verrait que, dans les paroisses du Richelieu et dans presque tous les comtés du nord, de Berthier au district sus-mentionné, à peine si une famille existe qui ne conserve pas quelques traces de ce qu'elle souffrit alors.

L'été de 1837 fut employé, par les mécontents, à dresser des plans d'organisation. De Saint-Eustache à Saint-Hyacinthe, et de Châteauguay à Sorel, les émissaires travaillaient tranquillement, haranguant des groupes pendant la nuit, dans les granges et dans les maisons isolées. Il est certain que l'idée de la majorité était de créer une agitation pacifique, manifestée par des pétitions monstres adressées à la législature provinciale et au parlement impérial. Dans des assemblées nombreuses, tenues sur des points importants, ces résolutions étaient appuyées par des manifestations unanimes et déterminées.

Mais les articles du *Vindicator*, la violence de plusieurs de ses jeunes chefs et les imprudences de certains orateurs ambulants rendaient difficile l'exécution de ce programme. Il était encore plus difficile de prévoir quel parti pourraient soudainement prendre quelques personnages influents, et entraîner ainsi tous les mécontents à leur suite.



—Mademoiselle, comment pourrai-je vous remercier ?—Page, 587, col. 2

C'était aussi une époque où chacun devait franchement arborer son drapeau. Dans les localités rurales, celles surtout où les moyens de transport sont difficiles, où la population est illettrée, où les dépêches écrites doivent être nécessairement remplacées par des communications verbales, il était nécessaire que chacun sût bien s'il pouvait se fier à son voisin. Les patriotes avaient leurs mots d'ordre et autres signes de convention. Les bureaucrates étaient assiégés par leurs ennemis, leurs moindres mouvements étaient épiés, et il leur était presque impossible de communiquer entre eux.

Pour une nature fière et indomptable comme Samuel Varny, cet état de choses était intolérable. Il avait déjà refusé de se laisser imposer des préférences politiques, il résolut bientôt d'avoir ses mouvements libres. L'homme patient et tranquille disparut chez lui, et, graduellement, il fut tout à la défiance. Il savait tout ce que l'on disait contre lui, en public et en particulier, dans les tavernes du village, à la porte de l'église le dimanche, et dans les secrètes assemblées de ses environs. Il savait aussi qu'une bande de petits cultivateurs de son village, à la tête desquels était Bavard, avaient contre lui maintes rancunes personnelles et avaient juré sa ruine ; mais tout cela ne l'empêchait pas de travailler aux champs comme de coutume, de se rendre à Montréal quand quelques affaires l'y appelaient, bien que ses ennemis ne manquassent pas de dire qu'il se rendait dans cette ville pour se consulter avec les autorités militaires, ou, autrement dit, jouait le rôle infâme d'espion.

Ainsi passèrent les mois de juin et de juillet. Au mois d'août, l'agitation était très forte, et M. Varny eut à subir le premier des malheurs que la rébellion devait faire fondre sur lui.

Comme nous l'avons vu, il avait toujours été dans les meilleurs

termes avec Edgard Martin. Il avait approuvé ses attentions pour sa fille, et se complaisait dans la perspective de leur union probable. Il connaissait les opinions politiques d'Edgard Martin, et les respectait comme il voulait qu'on respectât les siennes.

Par déférence pour M. Varny, le jeune homme avait bien modéré ses vues et avait tenu à la résolution qu'il avait prise, durant l'hiver, d'éviter les assemblées politiques et de prendre aucune part à l'organisation de la révolte. Mais au mois d'août, Edgard perdit complètement la tête ; il ne put résister au mouvement de l'enthousiasme. Son patriotisme l'entraîna, et il se trouva transporté dans le tourbillon de l'agitation la plus violente. Il ne cherchait même pas à se donner des excuses, il était trop fier de servir.

A Saint-Bruno, il y eut une assemblée monstre, et il lui fut choisi pour l'un des orateurs. Il prit également part à une assemblée tenue à Lacadie, où l'on passa des résolutions violentes, dans lesquelles les bureaucraties étaient dénoncées de la manière la plus énergique.

Tous ces faits parvinrent aux oreilles de Samuel Varny, et il en fut cruellement peiné. Dès lors même, il en prévint les résultats, et les chagrins et la misère qui allaient s'appesantir sur sa famille. Il souffrait surtout pour sa fille Rosalba. Comme ce coup allait cruellement frapper son cœur ! Mais sa résolution fut bientôt prise après bien des hésitations et des angoisses. Probablement l'absence du jeune homme parerait le coup fatal. Il comptait beaucoup sur cela, surtout quand il vit que le jeune homme manquait ses visites plusieurs dimanches de suite.

Vain espoir. Le dernier dimanche d'août, juste un mois après l'entrevue sous les érables, le jeune homme arriva chez M. Varny. Il était légèrement habillé et semblait de la plus belle humeur. Les enfants allèrent au-devant de lui, et ce fut Agnès qui alla le recevoir avant même Rosalba, qui suivait la joyeuse petite troupe.

—M. Edgard ! s'écria la charmante enfant, en lui tendant les bras.

Il se baissa, et l'aimable enfant, lui passant les mains autour du cou, l'embrassa.

Ils arrivèrent à la grande et fraîche galerie qui donnait sur la rivière. Au bout de quelques temps, Rosalba et Edgard s'y trouvèrent seuls. Le jeune avocat profita de la circonstance. Fixant les beaux yeux de la jeune fille, il la regarda avec une expression d'inexprimable tendresse. Puis, avec un fin sourire, il tira de sa poche de gilet un objet qu'il mit sous les yeux de Rosalba. C'était une amande desséchée et rabougrie.

—Philoona ! murmura-t-il.

Rosalba sembla d'abord un peu surprise, mais se rappelant toutes les circonstances, elle se couvrit la figure de ses mains en s'écriant gaiement :

—Prise !

—J'espère que oui, dit Edgard, complétant la pensée de la jeune fille.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

—Le mois est fini, chère amie.

—Oh ! oui, je comprends. J'ai toujours porté sur moi le gage que vous m'avez donné.

Elle tira de son cou une chaîne de corail, au bout de laquelle pendait une petite cassette de velours, dans laquelle se trouvait la boîte qu'Edgard lui avait donnée.

—Le temps est venu de l'ouvrir, dit-il.

Elle l'ouvrit, et une superbe bague d'émeraude brilla devant ses yeux.

—L'emblème de l'espérance, murmura-t-elle pendant que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Oui, j'espère que vous ne retarderez pas mon bonheur, dit le jeune homme.

Inutile de nous immiscer dans les secrets des deux amants. Ils se rapprochèrent plus près, parlèrent à voix basse, et leurs visages resplendissaient de cette sorte d'extase que donne l'amour pur. On jugera du résultat de l'entrevue par le petit détail suivant :

Edgard prit la bague d'émeraude et, la mettant au doigt de Rosalba, il s'écria :

—Mon espoir est-il enfin comblé ?

A ce moment, on entendit dans le passage le pas lourd du cultivateur.

—Mon père ! dit Rosalba, devenue toute nerveuse.

—Allons le voir, dit Edgard.

Samuel Varny était grave et triste ; il donna la main au jeune homme. Mais son attitude glaça le jeune couple. Edgard dut appeler à lui tout son courage pour aborder le sujet qui l'intéressait si vivement. Il avait à peine terminé la première phrase que le cultivateur secoua la tête d'un air de mauvais présage, et l'interrompit complètement.

A suivre